

Les premiers fumeurs

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 44

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186586>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

parti dans les proportions de $\frac{1}{3}$ à Elm et $\frac{2}{3}$ aux grêlés du canton.

L'amour véritable. — La jalousie et la coquetterie. — L'art d'aimer et de se faire aimer. — Conditions du bonheur conjugal.

Voilà, certes, bien des sujets intéressants, mais sur lesquels il semble que tout a été dit. Néanmoins, M. Poincelot, qui en a fait tout récemment l'objet d'une conférence, a vivement captivé ses auditeurs. — « L'amour, nous dit-il, est le principe même de la vie, du mouvement, de l'ordre, de l'harmonie dans tout l'univers; mais c'est dans l'humanité qu'il atteint son expression la plus élevée, son efflorescence la plus complexe, ses plus merveilleuses magnificences. Il croît toujours en raison des idées établies et des progrès acquis, il décline et se corrompt quand l'esprit humain se dégrade; il devient brutal et stupide aux époques de décadence.

....Est-ce que la passion d'un jour constitue le véritable amour et donne le bonheur? Non. Le véritable bonheur pour l'homme, c'est d'être aimé d'une noble et sainte femme, et cela pendant une vie entière. On ne sait pas tout ce qu'il y a d'enchantement à se dire: « Je ne connais le bonheur véritable que dans ceux que j'aime et dans ceux qui m'aiment ».

....L'amour, pour être profond, durable, doit être légitime. Celui qui n'a pour principe que le caprice et la beauté est éphémère. Il faut qu'il soit inspiré par l'estime.

On doit apprendre à aimer, comme on apprend à penser. Le mariage suppose un choix. Eh bien, nous ne choisissons pas assez, nous nous laissons trop dominer par l'idée du trafic. Jusqu'à un certain point c'est fatalement nécessaire, mais si nous ne faisons qu'une affaire et pas autre chose, nous courrons les risques qui accompagnent toutes les transactions. L'affaire peut être bonne comme elle peut être mauvaise.

On a beaucoup plaisanté sur le mariage, et certains esprits supérieurs n'ont pas été à l'abri de cette faiblesse. Lord Byron a dit: « Le mariage vient de l'amour, comme le vinaigre vient du vin ». Mais notez que lord Byron était un très mauvais mari.

....Le véritable amour, ajoute M. Poincelot, est rare et a été rare en tout temps. Laroche foucauld disait: *Il en est du véritable amour et du bonheur, comme des apparitions d'esprits. Tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu.*

On a dit de l'amour qu'il était aveugle. C'est vrai quelquefois. On reprochait un jour à Quinault, d'être amoureux d'une femme absolument dénuée d'esprit, et dont la conversation ne pouvait avoir aucun charme. « Je ne l'écoute pas, répondit-il, je la regarde parler ».

....Passant à la question de la jalousie, l'auteur dit qu'elle a un peu sa raison d'être, mais que les femmes ont une tendance à l'exagérer. Cela tient à

leur nature nerveuse, impressionnable, à ce qu'elles perdent tout en perdant l'objet aimé, et aussi à ce qu'elles croient notre vertu susceptible de fragilité, mais il ne faut pas pousser ce sentiment à l'excès.

L'amour doit toujours avoir une certaine dignité et il y a une offense dans la jalousie mal entendue.

....Si l'amour, implique dans une certaine mesure la jalousie, il doit inspirer de la justice et du sentiment. Quand l'absence du sentiment se manifeste chez la femme, c'est ce qui constitue la *coquetterie*.

La véritable coquetterie est celle qui consiste à vouloir inspirer des passions pour ne pas y répondre. La coquetterie est comme les conquérants, il lui faut des victimes. La coquette est un être inférieur, qui ne vit que de désolation, qui ne se plaît que dans le mal, qui n'a pas de cœur.

....En résumé, dit en terminant M. Poincelot, l'amour est la loi suprême de la nature et de l'humanité, c'est lui qui inspire les grands sentiments. Le patriotisme, c'est l'amour du pays; la justice, l'amour du droit et du devoir; la vertu, l'amour du bien; la pudeur, l'amour qui rougit d'aimer et d'être aimé; la science, l'amour qui éclaire; la charité, l'amour qui soulage et qui console.

Les premiers fumeurs.

Notre intention n'est point de faire ici l'histoire du tabac qui est connue de tout le monde; nous voulons seulement rapporter quelques détails assez curieux sur les origines de la pipe et du cigare, ainsi que de la manière dont furent accueillis ceux qui, les premiers, en firent usage.

Le tabac fut d'abord regardé comme une plante propre à guérir toutes sortes de maladies, et les indigènes de l'Amérique, chez lesquels il fut connu longtemps avant l'arrivée des Européens dans ce pays, le fumaient pour se procurer une sorte d'ivresse; les prêtres et les devins employaient ce moyen pour s'exciter à prophétiser, quand on venait les consulter sur les succès d'une guerre ou d'une entreprise importante.

Le tabac fut importé en France et en Angleterre vers 1560 et bientôt mis à la mode chez un assez grand nombre de personnes, par ceux qui y avaient pris goût en Virginie, où il prenait une place importante dans les cérémonies indiennes. Pour fumer la plante, les indigènes employaient le plus ordinairement des roseaux évidés et des fourneaux en bois décorés de cuivre et de pierres vertes. Pour dépouiller la vapeur de son âcreté, quelques fumeurs la faisaient passer à travers des ballons pleins d'eau, dans laquelle ils avaient, au préalable, fait infuser des herbes aromatiques. Voici, en outre, ce que nous lisons à ce sujet, dans un ouvrage publié au commencement du XVI^e siècle :

« Les habitants de la Floride se nourrissent, certain espace de temps, de la fumée de cette herbe, laquelle ils reçoivent par la bouche, par le moyen de certains cornets. Ce que nous pouvons affirmer

être vray par ceux qui sont revenus de la Floride, et par les mariniers qui retournent tous les jours des Indes, lesquels apportent pendus à leur col petits entonnoirs ou cornes faits de feuilles de Palme, ou de Cannes, ou de joncs, au bout desquels cornets sont insérées et entassées plusieurs feuilles seiches, entortillées et comminées de cette plante. Iceux mettent le feu à ce bout de cornet, reçoivent et inspirent par la bouche ouverte le plus qu'ils peuvent ceste fumée, par laquelle ils affirment sentir leur faim et soif être appaisée, leurs forces restaurées, leurs esprits réjouis et leur cerveau assopy d'une joyeuse ébriété; mesmement jeter par la bouche une infinité d'humeur phlegmatique. »

Quelques voyageurs affirment qu'en Chine, l'usage du tabac semble remonter à une antiquité très reculée, puisque, sur des sculptures très anciennes on remarque des pipes de la même forme que celles dont on se sert aujourd'hui. Au surplus, que le tabac soit originaire du vieux ou du nouveau-monde, la culture s'en est répandue, et la consommation s'en est accrue dans toutes les parties du globe, en proportion beaucoup plus grande que tout autre article de luxe et pourtant, dans le principe, le tabac eut à lutter contre des obstacles qui auraient dû en arrêter la propagation.

Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, menaça de faire pendre tous les fumeurs; mais comme il aurait ainsi décimé son royaume, il se contenta de faire pendre Rawelegh, qui avait introduit la pipe. Le schah de Perse faisait couper les lèvres aux fumeurs et le nez aux priseurs. Le czar de Russie ayant vu sa capitale en partie consumée par un incendie dû à l'imprudencé d'un fumeur, défendit l'entrée et l'usage du tabac dans ses Etats, en infligeant aux délinquants, d'abord la bastonnade, puis la peine capitale. Le sultan Amurat IV, condamnait les priseurs à avoir le nez coupé. Le pape Urbain VIII, en 1624, fulminait contre eux l'excommunication. La reine Elisabeth se contenta de défendre de priser dans les églises, et autorisa les bedeaux à confisquer, à leur profit, les tabatières qu'ils verraient entre les mains des contrevenants.

D'autres encore condamnèrent à l'amende et à la prison ceux qui faisaient usage du tabac. La Faculté s'en mêla, et l'on vit un jour, à Paris, un professeur de médecine soutenir une vive polémique contre cette plante tout en s'interrompant fréquemment pour priser dans une large tabatière qu'il avait devant lui. On alla, dans certains pays, jusqu'à proscrire d'une manière absolue la culture du tabac, et à exproprier ceux qui s'y adonnaient. Le cardinal de Richelieu fit beaucoup mieux, il imposa le tabac; c'était un trait de génie.

Lo menistrè, la mé et lo gendarme.

On ancien gendarme, que n'est portant pas onco bin villio, et qu'est adé on tot malin po arretâ lè tsaravoutès, étâi, y'a on part d'ans ein stachon ào

pousto dâo Rodzemont. Ma fâi cé pâyi qu'est découté lo fin fond dâi z'Allemagnès, vu que l'est tot proutso dâo Dzessenâi, est on bocon perdu tandi l'hivai; lâi passè pou dè mondo, mâ lâi faut tot parâi dè la gendarméri. Lo gendarme ein quies-tion lâi étâi don, et lâi viquessâi avoué sa fenna, que fasâi lo mènadzo. L'eurent fauta de 'na mé por eimpatâ et fère ào for et l'ein coumandiront iena à n'on menusier dè per lé. Ora ne sé pas diéro l'âo faillâi dè pans ein on iadzo, mâ tantîa que la mé que l'âo fabrequâ lo menusier étâi 'na mé po on gros mènadzo, on pecheint uti. Parait que cé gendarme sè peinsâvè que volliâvè avâi 'na muta d'einfants.

On iadzo que lo gendarme n'avâi pas étâ tant bin et que l'avâi du restâ à l'hotô on dzo, lo menistrè l'avâi su et sè peinsâ dè lâi allâ fère 'na vesita. Mâ cé malézo n'étâi rein et lo leindéman lo gendarme tracivè dza fère sè riondès. Lo menusier avâi justameint apportâ la mé lo dzo que lo menistrè allâ fère sa vesita, et l'avâi messa à botson su on banc, pè la cousena. Quand lo menistrè eintrâ (vo sédè que dein lè veladzo on eintrè sein tapâ), et que ve clia mé, lo sang lâi brassâ, kâ coumeint l'étâi on pou bornican, ye crut que l'étâi 'na bière et que lo gendarme étâi moo.

Faut bin derè que pè lo Rodzemont on ne venit pas lè bières; on laissè lo bou tot què tot. Adon lo menistrè ne criâ pas: A-te cauqon? po cein qu'on ne criè pas découtè on moo, mâ coumeinçâ à sè réfléchi on bocon po derè cauquiès bounès parolès à la pourra véva. Quand la fenna, qu'étâi ào pâilo, ôtè que y'a cauqon pè la cousena, le vint vairè, et quand le vâi que l'est lo menistrè qu'est gaillâ occupâ à ruminâ oquiè, le ne dit rein, po ne pas lâi gravâ, et coumeint y'avâi trâi senannès que le n'avâi pas étâ à l'église, le sè peinsâ que cé brâvo menistrè lâi vegnâi fère on bet dè prédzo, et le sè tint sein budzi découtè la mé. Adon lo menistrè coumeinçâ à derè: chère sœur! po soi-disant consolâ la fenna, et cein que desâi étâi tant bio et tant tristo ein mémo teimps, que la fenna qu'avâi lo tieu seinsiblio, sè mette à pliorâ po la bouna façon; et cliaô larmès fasont adé mé crairè ào menistrè que lo gendarme étâi bin eintrémi lè quatre lans.

On momeint après, et tandi que lo menistrè prédzivè adé, vouaiquie lo gendarme qu'arrevè et qu'est tot ébayi dè vairè sa fenna pliorâ. La fenna lâi fâ signo dè ne pas fère dâo bruit, mâ lo menistrè que lo vâi, s'arrètè tot court: vouàitè lo gendarme, vouàitè la fenna, vouàitè la bière; démandè quoui est moo; et quand l'appreind que l'est onna mé qu'est quie, et na pas onna bière, vo peinsâ lo resto: resta on pou ébaubi, et s'ein allâ on bocon eimbétâ, mâ dein lo fond asse conteint d'avâi prédzi po rein què lo gendarme dè se trovâ ein viâ, et la fenna d'avâi onco se n'hom.

Curieux détails sur les ordres de chevalerie.

Le marquis de Northampton, accompagné d'une brillante suite, vient de conférer à S. M. Alphonse XII, roi d'Espagne,